

# ***Sur les murs*, de Norma Sensi, lauréat du prix spécial du jury**

Je travaillais dans l'hôtel depuis trois mois quand un drôle de gars, à l'air louche, lunettes de soleil en janvier et chapeau de feutre noir, est arrivé au Grand Hôtel du Palais Royal avec, pour seul bagage, un attaché-case, qui, selon la concierge, était suspicieusement lourd. Il a réservé la 603, la plus chère, pour un mois en avance et ça a soulevé nombre de suspicions parmi le personnel.

Mon amie Annelise, qui est cuisinière (ou plutôt plongeuse) m'assurait qu'il s'agissait d'un prince ou d'une célébrité voyageant incognito. D'accord, nos théories étaient toutes plus improbables les unes que les autres mais il alimentait le mystère involontairement. En effet, l'homme avait veillé à ce que personne ne soit autorisé à entrer dans sa chambre, ni les femmes de ménage ni même le room service. L'administration de l'hôtel le laissait faire, bon gré mal gré, craignant un procès ou une demande de remboursement.

La journée, quand il sortait de sa chambre, il mettait sur la poignée de sa suite le petit sigle « ne pas déranger » et répétait à la concierge à chaque aller-retour, de ne laisser personne ranger sa suite. Tout le monde voulait en savoir plus. Annelise me confia un jour l'avoir vu sortir d'une librairie les bras pleins de courses, une autre fois, le barman le vit dans les jardins du Palais Royal, et le lendemain tout le personnel le savait.

Au bout d'un mois, il renouvela sa chambre pour un autre mois, et on n'entendit plus rien à propos de lui. Il n'avait pas levé le mystère, au contraire, il était devenu encore plus renfermé, ne quittant jamais ou presque la 603. Le room service déposait chaque soir et matin les mêmes plats devant sa porte fermée, il ne sortait plus que pour renouveler sa suite, et encore, il avait fini par réserver pour un an entier, et on ne le voyait plus du tout. La raison de l'arrêt des rumeurs était tout simplement l'esprit plus que versatile de nous autres, les employés. Nous nous étions lassés du mystère et tout le monde vivait juste sa vie sans se soucier du « résident permanent » de la 603. Puis, presque un an après son arrivée à l'hôtel, le 17 janvier exactement, c'est l'un sinon le jour le plus vivace dans ma mémoire, plus encore que mon 18<sup>ème</sup> anniversaire...

Annelise qui s'occupait du room service la nuit dernière, était au centre d'une petite foule de personnel massée près des cuisines. Le restaurant allait bientôt ouvrir mais personne ne semblait s'en faire.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? » Lui demandais-je



Annelise se fraya un chemin jusqu'à moi. Les yeux rougis m'indiquaient qu'elle avait pleuré.

« Monsieur Lumen, il est... »

Monsieur Lumen, c'était l'homme mystère. Et c'était bien la première fois que j'entendais Annelise utiliser son vrai nom.

« Il est mort », cria-t-elle dans un sanglot.

Annelise m'expliqua tout ce qui s'était passé.

« Monsieur Lumen n'avait montré aucun signe de vie depuis deux semaines. La réceptionniste avait fini par me demander de livrer sa nourriture à l'intérieur. C'était le pire capharnaüm que je n'ai jamais vu. Les murs étaient gribouillés et il y avait des livres partout. De toutes sortes ! Des centaines. Des milliers de livres, partout ! J'ai cherché Monsieur Lumen dans toutes les pièces mais... (elle marque une pause et un gros sanglot s'échappe de sa gorge) il était enterré sous ses livres. Oh...et il y avait du sang, du sang... »

Annelise s'arrêta net, tremblant de tout son corps. Elle se mit à pleurer encre plus fort, les sanglots secouant son ventre serré dans son uniforme.

« Tu devrais prendre un jour de congé, ils comprendront », lui répondis-je, tentant de la rassurer. Elle hocha la tête et partit lentement vers la réception.

Moi-même, j'étais très secouée. Mort...Mort...Il y a eu un mort dans l'hôtel. Ces mots se répétaient encore et encore dans mon esprit, comme du venin. De ce que je savais de l'administration, ils allaient étouffer l'affaire pour éviter le scandale.

Puis une idée germa dans mon esprit choqué : « Il faut que j'aille voir ».

Sans vraiment y réfléchir, je montais les marches du grand escalier lentement. Mon esprit était comme plongé sous un brouillard, avec une seule idée fixe en figure de proue. Bientôt, j'étais devant la 603. De l'extérieur, elle était comme toutes les autres chambres, avec les chiffres dorés trônant sur le métal blanc de la porte. En tremblant, je passai mon passe-partout de femme de chambre sur la serrure numérique. J'y étais enfin.

Annelise disait vrai : la chambre était en bazar. Des piles précaires de livres montaient jusqu'au plafond. Je cliquai sur l'interrupteur près de la porte, pour illuminer la pièce lugubre, mais rien ne se passa. J'eus de sueurs froides, Cet endroit était un tombeau. Mais encore une fois ma curiosité l'emporta et je m'enfonçais dans la suite obscure.



La chambre était encore plus remplie de livres que le reste, je ne croyais même pas cela possible, les piles de livres qui montaient jusqu'au plafond obstruaient mon passage. Mais ici, au moins, les lumières fonctionnaient.

Au centre de la pièce, une pile de livres renversés recouvrait tout. C'est en dessous de cette pile que je trouvai une tâche couleur rouille qui teignait le tapis. Du sang séché, je compris avec horreur. Je sursautai et m'écrasai contre le mur recouvert de gribouillis, j'avais découvert une main pâle et bleutée qui dépassait de la montagne d'écrits. Il est mort, il est mort ici, il est mort là-dessous. Les livres l'ont tué. Maintenant j'en étais sûre et le brouillard se leva dans mon esprit. Puis vint le choc et une tristesse mêlée de peur, En hoquetant, je me mis à pleurer. De gros sanglots s'échappaient de ma gorge et je m'accrochais au mur comme à une ancre pendant un tsunami. Les masses obscures de livres empilés me cachait la lumière, menaçantes. La chambre sentait les livres, le renfermé, et évidemment le sang.

Je tombai au sol, trahie par mes jambes. Puis quelque chose dans le chaos capta mon attention. Les gribouillis au mur, c'était...des écritures. Une histoire notée avec une calligraphie horriblement mauvaise, de vraies pattes de mouche. En ravalant mes larmes dans un ultime sanglot, je tentai de lire, prise d'un dernier élan de curiosité macabre qui tenait de l'obsession. Puis tout disparut et je fus complètement plongée dans l'histoire. Étant une grande bibliophile, j'étais convaincue que rien ne pouvait être mieux que la Table Grise, mon livre préféré. Et pourtant, cette histoire...

C'était différent. Et tellement humain. Les émotions de l'auteur (oui, celui-là même dont le cadavre reposait sous les livres) étaient si vives, si brutes, que l'on pouvait presque le voir bouder, sourire ou s'énerver en écrivant son histoire. « Et dire qu'il ne pourra jamais la montrer à personne », je murmurai en baissant la tête vers la pile de livres. Puis une autre idée germa dans mon esprit lugubre : « Il faut que je le montre au monde. En son honneur posthume ».

Tout ça, c'était il y a un an déjà.

« Clem ! » me crie Annelise depuis les cuisines.  
« Dépêches-toi, on œuvre dans 2 minutes ».

Elle m'annonce, quand j'arrive enfin du bar où je racontais toute l'histoire une énième fois. Je remonte le col blanc de mon uniforme.



« Je n'arrive pas à m'concentrer », je réponds, tout en consultant les emplois du temps affichés sur un tableau blanc.

« Ah mais oui, c'est aujourd'hui, hein ? » se souvient mon amie, moqueuse. Puis elle me donne un coup de coude dans les côtes.

« Oui, le livre paraît aujourd'hui...j'espère que j'ai bien fait ».

« Je suis sûre quoi, son âme a intérêt à être en paix maintenant ».

Je souris timidement et je sors de ma besace un livre neuf. Une première édition en fait.

SUR LES MURS. Par Edouart Lumen.

